

MACHINATIONS

ÉPISODE 1 : L'ÎLE DES SECRETS

FLORIAN DENNISSON

© Florian Dennisson & Chambre Noire, 2018

ISBN : 979-10-95383-17-8

Tous droits réservés.

Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite sous quelque forme que ce soit ou par tout moyen électronique ou mécanique, y compris les systèmes de stockage et de recherche d'informations, sans l'autorisation écrite de l'auteur, à l'exception de l'utilisation de brèves citations dans une critique de livre.

À Caro,
l'encre de ma plume

ÉPISODE I

ÉPISODE 1 : L'ÎLE DES
SECRETS

PROLOGUE

Sonnerie stridente. Bruits de pas sur le parquet de l'entrée puis ouverture de porte. Un agent en uniforme — celui de la Poste — se tenait là, prêt à dégainer du courrier. Geste de salutation rapide et machinal et, enfin, communication.

— Bonjour, madame, une lettre pour Hugo Girardi.

Sophie se retourna et lança un appel dont le volume avait pour but d'atteindre n'importe quel recoin de l'appartement.

— Hugo ! T'as un recommandé ! Je signe pour toi ?

Après quelques secondes, l'absence de réponse en constitua une pour Sophie qui empoigna le stylo tendu par le postier et apposa sa signature sur le bordereau. Elle le remercia et ferma la porte.

Hugo surgit dans le salon comme si le monde

prenait enfin vie à mesure que ses paupières se décollaient. Sa mine endormie et les marques de draps qui lézardaient ses joues indiquaient qu'il venait à peine de s'extirper d'une sieste.

— Tu m'as appelé ? demanda-t-il l'esprit encore embrumé.

— T'as reçu un courrier, je te l'ai posé là, répondit sa compagne.

Hugo se gratta le sommet du crâne et se dirigea nonchalamment vers la table du salon. Il décacheta l'enveloppe, s'assit et lut.

C'était une lettre au contenu un peu obscur provenant d'un cabinet de notaire parisien. D'après ce qu'il en avait compris, un généalogiste successoral avait été mandaté afin d'effectuer une recherche d'héritiers selon les dernières volontés d'un testateur dont l'anonymat devait être respecté scrupuleusement. La procédure était on ne peut plus simple : se rendre au lieu indiqué dans la missive et attendre les instructions sur place. Il devait s'agir d'un entretien préalable à la poursuite de la démarche.

Croyant d'abord à une erreur, Hugo relut les quelques lignes à plusieurs reprises et reconnut bien son nom écrit trois fois dans la lettre. Ne se connaissant pas d'ancêtre récemment décédé, il fit ce qu'il faisait souvent lorsqu'il était en proie au

doute, il s'en remit à Sophie. Elle qui partageait sa vie pour le meilleur et pour le pire — sans pour autant en avoir fait le serment solennel devant un maire — depuis désormais plus de cinq années, lui était généralement de bon conseil. Souvent, il se demandait ce qu'il ferait sans elle.

— Bébé, viens voir ça !

Sophie s'approcha de la table, amenant avec elle quelques effluves de son doux parfum, léger et sucré comme ses baisers. Elle se pencha par-dessus l'épaule d'Hugo et parcourut rapidement la lettre.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ? lâcha-t-elle spontanément.

— Je sais pas... On m'a peut-être retrouvé un riche ancêtre, dit-il en souriant.

— Pourquoi riche ?

— Le cabinet de notaire parle d'un héritage « substantiel », ça veut bien dire ce que ça veut dire.

— À mon avis, c'est une arnaque, lança Sophie en haussant les épaules.

— Une arnaque en recommandé avec accusé de réception ? Et un voyage aller-retour en première classe ?

Il sortit des billets de l'enveloppe et Sophie, perplexe, les inspecta.

— Ils auraient pu prévoir le voyage pour deux personnes. Là, j'y aurais cru, ironisa-t-elle.

— C'est tous frais payés, il y a les noms des deux cabinets, les logos, les numéros de téléphone,

les adresses, les numéros de SIRET. On peut chercher sur Internet, si tu veux, mais tout ça m'a l'air bien réglo.

Sophie haussa les sourcils et Hugo continua :

— Il y a quelques mois, j'aurais sûrement foutu ce courrier à la poubelle, mais avec ma situation et notre projet de maison, un petit coup de pouce financier ne serait pas de refus.

— T'es pas sérieux ? Tu comptes vraiment y aller ?

— Qu'est-ce que je risque, franchement ? Une intoxication au champagne en première classe ? Me faire kidnapper par un gang de notaires contre une rançon ?

Sophie pouffa et se retourna pour lancer un dernier « *fais ce que tu veux* » en se dirigeant vers la salle de bain.

Hugo haussa les épaules et se pencha de nouveau sur la lettre. Il sentit une pointe d'excitation lui chatouiller l'estomac. Cela faisait plusieurs mois qu'après un licenciement qui s'était mal passé, Hugo tournait en rond chez lui, attendant impatiemment le retour de Sophie pour qu'il ait enfin quelqu'un à qui parler. Les CV qu'il avait envoyés par dizaines n'avaient même pas donné suite à un entretien. Pas un. Étrange pour un ingénieur ayant son cursus.

Cette lettre tombait à point nommé et lui aurait permis de sortir de sa monotonie quotidienne.

Sophie aussi avait bien besoin de souffler un peu, car avoir un homme qui pantoufle à la maison ne constituait pas vraiment un environnement très sain pour quelqu'un d'aussi dynamique qu'elle.

Si cette convocation aboutissait sur une impasse, il aurait au moins gagné un aller-retour pour la Bretagne et il irait respirer le grand air marin avant de rentrer.

Il ne fallut pas plus de quelques heures de réflexion à Hugo pour prendre sa décision. Il répondrait à la demande et se rendrait sur place, quitte à changer de plan au dernier moment, et puis, la perspective finale de se voir léguer un héritage n'était pas pour lui déplaire.

Ils avaient tous reçu la même mystérieuse lettre et avaient tous répondu présents au rendez-vous. Cinq personnes aux sexes, âges et origines complètement différents se trouvaient là, en Bretagne, dans le port d'une petite ville des Côtes-d'Armor à l'extrémité ouest de la baie de Saint-Brieuc répondant au nom peu évocateur de Paimpol.

Tous avaient eu le même raisonnement qu'Hugo et personne n'aurait daigné quitter son domicile si le voyage et les frais n'avaient pas tous été compris et payés d'avance.

Parmi les cinq, deux femmes, Naima et Eugénie, et trois hommes, Victor, Harold et Hugo.

Venant tous deux d'Île-de-France, Naima Hadji et Victor Karadjian auraient pu se retrouver dans le même train s'ils n'avaient pas voyagé à des horaires

différents. Harold, quant à lui, était parti de Bordeaux et Eugénie, récemment installée en Vendée, avait embarqué depuis Nantes.

D'ordinaire, rien n'aurait pu réunir ce melting-pot d'individus hétérogènes dans le froid cinglant d'un minuscule port de plaisance en bord de Manche. Il aura suffi d'une seule lettre, d'une seule promesse, celle de l'héritage tenu secret d'un énigmatique défunt. Cela en faisait peu pour persuader quiconque de quitter son quotidien et se lancer dans une aventure dont l'issue était inconnue. Pour eux cinq, cela avait visiblement été suffisant.

Naima se demanda s'ils étaient les seuls à avoir reçu l'énigmatique courrier ou si d'autres candidats allaient se joindre à eux. Peut-être même que certains avaient tout bonnement refusé l'idée d'une telle aventure aux motifs si curieux. Victor, quant à lui, restait perplexe sur le fait que les quatre autres personnes — emmitouflées comme lui dans leurs manteaux d'hiver — aient pu faire le déplacement pour des raisons comparables aux siennes. Comment aurait-il pu avoir un ancêtre commun avec ces individus aux origines visiblement si éloignées. Au fur et à mesure que les minutes s'égrainaient en autant de bourrasques glacées et, comme personne n'avait encore osé briser le silence, le doute s'installait lentement.

Pour estomper la gêne, Harold et Eugénie avaient adopté une technique similaire, celle de

poser leur regard au loin, sur la barre d'horizon que venaient parfois caresser les embruns.

Plus le temps passait, plus la glace qu'il allait falloir briser entre eux s'épaississait. Hugo, semblant être le plus jeune, considéra plusieurs fois le fait de se présenter aux autres, mais l'incongruité de la situation le freina. Il espérait que quelqu'un vienne rapidement à leur rencontre et leur explique enfin les véritables raisons de leur présence à Paimpol. De plus, il n'avait pas vraiment fait attention à la météo et la veste de mi-saison qui lui suffisait amplement pour supporter les températures de sa région Toulousaine s'avérait peu efficace contre le climat breton.

Alors qu'un léger crachin commençait à vernir leurs habits de gouttelettes scintillantes, le souhait d'Hugo — et du reste du groupe — fut exaucé.

Croyant apercevoir une silhouette au loin, Naima releva la tête et tourna son visage en direction d'un ponton sur sa gauche. Un homme vêtu d'un ciré sombre se dirigeait vers leur groupe d'un pas décidé. Lorsqu'il ne fut qu'à quelques mètres d'eux, tous comprirent que sa venue les concernait et qu'ils allaient peut-être enfin avoir des réponses à leurs interrogations.

Malgré les fréquentes bourrasques qui l'obligeaient

à plisser les yeux, l'homme esquissait un sourire rassurant.

— Bonjour à tous. Veuillez excuser mon retard, mais la météo a quelque peu ralenti ma progression jusqu'à vous.

Il jeta un regard circulaire avant de continuer.

— Je vois que vous avez tous répondu présents à la demande du cabinet De Saint-Victor. Nous pouvons donc, si vous le voulez bien, nous diriger vers le bateau. C'est celui que vous pouvez apercevoir au bout de ce ponton.

Hugo voulut lancer un « *pour aller où ?* », mais voyant que tout le monde s'exécutait sans rechigner, il se ravisa et enfonça de plus belle le visage dans sa veste dont il avait relevé le col pour se mettre à l'abri du vent marin.

Tout s'était fait sans un bruit, sans un mot, comme dans une lente procession qui disparut dans la brume. Naima se cramponna à deux barres verticales qui encadraient l'entrée du bateau et s'enfonça à l'intérieur de la cabine. Le reste du groupe lui emboîta le pas et c'est Eugénie, dernière à monter à bord, qui fut la première à briser le silence.

— Je crois que ça fait plus de dix ans que je n'ai pas mis les pieds sur un bateau, j'ai le mal de mer !

Naima ébaucha un sourire complice alors qu'Harold tendait la main vers Eugénie pour l'aider à progresser vers le siège le plus proche. Elle

remercia le Bordelais et, se sentant instinctivement plus en sécurité près du seul homme qui avait daigné l'aider, elle s'assit à ses côtés.

Voyant la mine peu rassurée d'Eugénie, l'homme au ciré tenta d'apaiser les éventuelles angoisses :

— La traversée ne sera pas longue et la mer commence à se calmer. De plus, nous resterons dans la baie, là où les ardeurs de la Manche sont amorties par les côtes.

Harold, qui avait été à deux doigts de refuser cette petite excursion bretonne et qui jugeait de plus en plus la situation comme une possible farce, se décida à détendre l'ambiance en entamant les présentations d'un ton jovial :

— Bonjour à tous, je m'appelle Harold Vandenberg, quarante-cinq ans et médecin à Bordeaux.

Alors que le bateau démarrait vers une destination inconnue, Eugénie en profita pour poursuivre dans la lancée :

— Merci Harold. Quant à moi, je suis Eugénie Faure, je travaille dans la finance et j'ai toujours autant le mal de mer.

Un petit rire salvateur éclata dans l'assemblée. Les visages se détendirent et les langues se délièrent.

— Hugo Girardi, actuellement sans emploi, trente-deux ans.

— Victor Karadjian, le plus vieux ici j'ai l'impression, dit-il en esquissant un sourire charmeur. Pour l'État je suis à la retraite, mais en vérité je cherche toujours à faire des affaires, ponctua-t-il d'un clin d'œil vers Eugénie.

— Naima, dit succinctement la jeune Parisienne.

Comme pour lutter contre son mal en se concentrant sur autre chose, Eugénie la relança :

— Naima comment ?

— Euh... Naima Hadji, parut-elle hésiter.

— Votre nom et votre visage me disent quelque chose...

— Je suis journaliste. Vous m'avez peut être lue, mais vue, c'est peu probable, mon métier m'oblige à une grande discrétion.

— C'est peut-être ça, dit Eugénie en fronçant les sourcils comme si cela l'aidait à fouiller plus en profondeur dans sa mémoire. Sûrement un article que j'ai lu récemment.

Une vague de face fit claquer la coque du bateau et le groupe fut brièvement secoué, laissant Eugénie échapper un petit cri d'effroi. Harold posa ses mains imposantes sur ses épaules pour la caler au fond de son siège et compenser les effets

de la houle puis lui glissa quelques mots rassurants.

En réponse à la turbulence, le skipper annonça à l'assemblée que la traversée touchait bientôt à sa fin, une dizaine de minutes au plus les séparaient de leur destination. Les passagers échangèrent quelques regards puis Hugo, peu habitué à seulement effleurer la surface de n'importe quel sujet, relança les conversations :

— Vous êtes tous là pour une histoire d'héritage, c'est ça ? dit-il en scrutant les réactions sur les visages.

— Moi, j'ai reçu cette lettre, répondit Harold en extirpant une enveloppe à moitié froissée de la poche latérale de sa veste.

Même entête, même nom de société. Tous reconnurent le logo de l'étude notariale De Saint-Victor et nul n'eut besoin de lire ce que la lettre contenait. Hugo et les autres avaient enfin leur réponse : ils étaient tous là pour la même chose.

— Ça vous paraît pas bizarre tout ça, quand même ? continua Hugo avec un petit air malicieux.

— Dans quel sens ? rétorqua Naima.

Avant de répondre, Hugo se tourna vers Harold, puis Victor et revint enfin sur Naima.

— C'est à dire que si nous sommes candidats à un héritage d'un ancêtre commun, c'est qu'il a dû sacrément voyager !

Si personne n'avait compris où voulait en venir

Hugo, il fit disparaître toute interrogation sur-le-champ :

— Harold, j’imagine que vous devez avoir des origines africaines, et vous, Victor, votre nom a une consonance arménienne. Quant à vous Naima, vous avez sûrement des origines nord-africaines. N’y voyez là aucune forme de racisme, hein ! C’est juste que je me pose des questions, quoi. Comment se pourrait-il qu’on soit tous ici les descendants d’un même aïeul ?

Naima fronça les sourcils, plus par réflexe que par réelle perplexité et Harold éclata d’un rire sonore.

— Ne vous inquiétez pas, Hugo ! Je me suis fait la même réflexion dès que je vous ai tous vus attendre au port. En arrivant ici, je pensais sincèrement me retrouver avec un groupe de Noirs répondant à la demande un peu étrange d’un ancêtre commun.

Il rit de nouveau en basculant sa tête en arrière. Sa bonne humeur était communicative et Hugo se réjouit de constater que la tension — si tension il y eut jamais — s’était estompée.

— Après tout, on est là pour faire des tests. Du coup, ça me paraît presque normal qu’on ait l’air si différent, lança Naima.

— C’est juste, punctua Victor. Reste à savoir qui est ce mystérieux ancêtre...

— À ce sujet, c’est le brouillard complet pour

ma part, dit Hugo. Je ne sais même pas où on va, et s'il fait encore plus froid que tout à l'heure, je sens bien que je vais avoir besoin des services de ces notaires pour établir un testament !

Il montra sa veste trop légère pour le climat local et mima un tremblement exagéré dû au froid. Le public éclectique rit de bon cœur à ce court sketch improvisé.

Doucement balancée par les eaux salées de la Manche, leur embarcation approchait de l'île de Saint-Riom, véritable petit bout de terrain encalminé dans la baie dont la seule bâtisse visible consistait en un ancien monastère réhabilité en discrète villa de charme. Cet îlot privé était passé entre plusieurs mains depuis des siècles et appartenait aux dernières nouvelles à un riche industriel qui payait cher pour son anonymat. Le bateau avança jusqu'à une petite plage rocailleuse, mais ne se contenta pas d'accoster comme une vulgaire coquille de noix. Au contraire — prestige de ses propriétaires oblige, — il grimpa sur la pente sablonneuse à l'aide de roues situées sous la coque. On se serait cru dans un vrai film de James Bond où Saint-Riom aurait été l'île secrète d'un Docteur No armoricain qui comploterait pour mettre le monde à sa merci.

Avant de descendre du bateau, les prétendants

au mystérieux héritage durent confier leurs téléphones portables au skipper. Pour des raisons évidentes de confidentialité, aucun nom ni aucune photo ne devaient filtrer des entretiens et, en général, de toute l'opération. Même s'ils n'adhéraient pas tous entièrement à la façon de faire, les cinq sans exception hochèrent la tête en silence et cédèrent leurs smartphones. Ensuite, ils s'engagèrent sur un petit chemin de pierres ancestrales qu'avaient dû fouler des moines bretons pendant des siècles.

Sur le perron du vieux monastère, un homme — dont l'habillement léger concordait peu avec la température extérieure — les attendait en soufflant dans ses mains pour les réchauffer. La coupe de son costume deux-pièces attestait aussi bien de sa qualité que de son prix, ce qui dénotait quelque peu avec son allure générale plutôt quelconque. Hugo se figura qu'il devait s'agir d'un notaire ou d'un employé du cabinet de généalogie. Naima, quant à elle, imagina ce grand type un peu mal à l'aise comme un maître de maison, un homme à tout faire ou, tout au moins, une personne dont seuls les gens riches peuvent s'allouer les services. Eugénie, trop contente de fouler enfin la terre ferme n'avait pas d'avis, pas plus qu'Harold qui l'aidait à évoluer entre le sable et les graviers avec ses chaussures à talons peu pratiques sur de tels terrains. Victor semblait

perdu dans la beauté du paysage et fut le dernier à rejoindre l'assemblée sous le fronton de la bâtisse.

L'homme au costume, de moins en moins à l'aise avec la température hivernale extérieure, leur fit un discours d'accueil manifestement appris par cœur :

— Bonjour à tous, je me présente, je suis Bertrand Lesage, généalogiste chargé d'établir les rapports en vue de la succession. En entrant dans la maison, vous verrez une table sur votre droite sur laquelle est posé un tas de feuilles. Ce sont des clauses de confidentialité que vous pourrez prendre le temps de lire en attendant au salon. Ce n'est que lorsque vous aurez paraphé et signé que vous pourrez accéder à la suite de la procédure.

Il ouvrit la lourde porte en bois devant laquelle il se trouvait et fit un geste qui invita tout le monde à entrer.

L'intérieur était chaleureux et décoré avec sobriété et goût. Une petite table en chêne vernie se tenait dans le hall d'entrée, prête à livrer ses contrats de papier. Au fond, sur la droite, s'ouvrait une immense pièce à vivre laissant entrer la lumière du jour par deux grandes baies vitrées donnant sur une cour intérieure. Chauffée par une superbe et large cheminée en marbre de style Louis-Philippe, la grande pièce offrait également à

tous les hôtes la possibilité de s'asseoir dans deux canapés d'allure confortable.

En silence, tous suivirent les instructions de Bertrand Lesage et empoignèrent les deux feuillets que constituait l'ensemble des clauses de confidentialité. Avec de telles restrictions, l'anonymat du mystérieux défunt ne risquait pas d'être trahi. « *Peu importe puisqu'il est mort* », pensa Hugo. Il n'allait pas s'offusquer pour si peu et il comptait bien aller jusqu'au bout même si on lui demandait de faire l'entretien en caleçon, au cas où il dissimulerait un micro.

De nature curieuse, Naima relevait souvent la tête pour jeter des regards sur les autres et contrôler les allées et venues du skipper et de Lesage. Ce dernier s'était éclipsé en empruntant le couloir de gauche après l'entrée ; sans doute les entretiens individuels allaient-ils se dérouler là-bas.

Quelques minutes plus tard, leur hôte revenait vers eux à pas lents.

— Tout d'abord, y a-t-il des personnes qui ont des remarques sur ce qu'elles viennent de lire ?

Comprenant dans les mouvements de tête et les murmures que tout le monde semblait approuver les conditions de la procédure, Bertrand Lesage continua :

— Bien. Le voyage a dû vous creuser l'estomac. Éric, que vous connaissez déjà, va vous servir de quoi manger et boire dans quelques minutes. Pour

ma part, je serai dans l'office au bout de ce couloir pour commencer les entretiens individuels. Je vous appellerai par ordre alphabétique. Madame Faure, si vous voulez bien me suivre ?

Eugénie, comme tirée d'un rêve, leva la tête et se mit debout, contrat à la main. Elle s'avança vers Lesage et tous deux s'effacèrent dans le couloir étroit attenant au salon. « *Enfin une à qui le mystère va peut-être être dévoilé* », pensa Naima en les regardant s'éloigner.

La lumière du jour baissait à mesure que les heures défilaient sur la grosse horloge du salon. Harold s'était retrouvé seul, dernier sur la liste des entretiens à cause de son nom d'origine flamande : Vandenberg. Non loin de la cheminée, il avait repéré un petit meuble sur lequel quelques vieux livres prenaient la poussière. *Le train de 16 h 50* d'Agatha Christie avait attiré son attention. Sachant pertinemment qu'il ne le finirait pas ici, il décida néanmoins de tuer le temps en entamant sa lecture.

Deux heures plus tôt, lorsque Naima était sortie du bureau de Lesage, il lui avait été conseillé de ne pas revenir dans le salon et de privilégier une des innombrables pièces de l'immense demeure en attendant la fin des entretiens. Il lui serait apporté à boire, à manger et même à lire si l'envie s'en faisait sentir. Chaque candidat reçut le même conseil et

Harold fut donc l'ultime personne à rester là, à s'ennuyer sur un des canapés du salon.

Il avait beaucoup parlé avec Hugo et Naima puis, quand ils avaient été appelés, lui et Victor, au départ sur la réserve, avaient néanmoins pu briser la glace. Quand ce fut au tour de l'Arménien, Harold se retrouva seul.

Il attendait son heure avec une pointe d'excitation, celle-là même qui provoque une sensation de nœud dans l'estomac un jour de rentrée des classes.

Un bruit de pas précipités l'extirpa de sa lecture et il crut d'abord que Bertrand Lesage accourait pour lui annoncer que son entretien allait commencer, mais en lieu et place du grand homme en costume italien, se tenait Eugénie Faure. Le visage en proie à la peur, elle pointa du doigt l'entrée principale et haleta quelques bribes :

— Le... sur la plage... vite !

La détresse manifeste dans les yeux d'Eugénie mit immédiatement Harold en alerte et il ne perdit pas une seconde pour agir. Il lâcha son roman et se rua sur la lourde porte en chêne massif pour l'ouvrir en grand.

Le froid lui cingla le visage et il dut plisser les yeux pour comprendre la scène inquiétante qui se jouait devant lui.

Alerté par le bruit, Bertrand Lesage, suivit de

près par Naima puis Victor, rejoignit Harold sur le perron. Toujours sous le choc, Eugénie parut ne pas vouloir assister à la scène une seconde fois, mais vint néanmoins s'agripper au bras d'Harold. Hugo fut le dernier à rejoindre l'assemblée et à constater par lui-même ce qui choquait tant cette dernière.

Devant eux, sur la plage, le crépuscule était embrasé par les flammes qui s'élevaient au-dessus du bateau avec lequel ils étaient arrivés. La masse désormais informe de métal, de plastique et de fibre de verre fondus se disloquait sous l'action de la chaleur dans un ballet sonore aux couleurs féériques. Nul doute que, dans d'autres circonstances, chacun aurait trouvé ce spectacle somptueux, tant les lumières et les nuances du brasier donnaient soudain vie à ce décor empreint de magie et de mystère.

Médusés et impuissants face à l'aspect inéluctable de ce qui se déroulait devant leurs yeux, tous restèrent immobiles, le visage rougi par les lueurs dansantes du feu.

Bertrand Lesage, sur un ton péremptoire, lança :
 — J'ai bien peur que nous ne soyons coincés ici jusqu'à nouvel ordre...

La nuit était noire, la lune ascendante et l'épave échouée sur la plage, encore fumante. Bertrand enjoignit tout le monde à se mettre au chaud à l'intérieur. Il les dirigea vers la salle de réception où une grande table en chêne massif semblait avoir attendu ce funeste moment pour les accueillir. Tous prirent place autour de leur hôte et restèrent suspendus à ses lèvres tandis que dans leurs têtes, la dernière phrase du généalogiste résonnait encore.

— Je... euh...

Il parut se décomposer sur l'instant, comme si les images qu'il venait de voir prenaient seulement forme dans son esprit. Hugo ne fut pas aussi patient que l'assemblée et lança :

— Coincés ici ? Jusqu'à nouvel ordre ? Vous nous expliquez ?

Il avait cru avoir hurlé, mais se rendit compte que ses mots étaient sortis plus posément, la mine sincèrement déconfite de Bertrand Lesage ayant probablement atténué sa fougue.

— Le bateau avec lequel nous sommes tous venus, celui qui n'est désormais plus qu'un tas de cendres, était le seul moyen de transport hors de cette île, dit-il en retirant ses lunettes embuées pour en essuyer les verres avec le revers de sa manche.

— Vous déconnez ? cria Naima tandis que Victor et Harold soupiraient de concert.

— Appelez le port ! Les secours ! Qui vous voulez ! C'est pas bien compliqué, continua Eugénie.

Le généalogiste repositionna ses lunettes et la fixa droit dans les yeux, d'un regard inquiet.

— Cet endroit a été spécialement choisi parce qu'il n'y a aucun moyen de communiquer avec l'extérieur. Le propriétaire des lieux était à la recherche d'un havre de paix, une sorte de bulle à l'écart de la civilisation.

— C'est réussi ! souffla Naima.

Victor, semblant désespéré, se leva et marcha lentement vers la baie vitrée, les mains jointes dans le dos. Le regard plongé dans un abîme de noirceur, il écoutait la conversation d'un air absent. Peu encline à faire des sentiments dans une situation pareille, Naima reprit de plus belle :

— Vous, ou Éric, vous n'avez qu'à dépêcher un bateau, je ne vois pas le problème !

Bertrand ferma les yeux, comme pour édulcorer la bombe qu'il allait lâcher :

— Tout comme vous, je suis tenu au plus grand secret, et tout comme vous, j'ai laissé mon téléphone portable à Éric quand il m'a amené ici...

Un court silence aida les hôtes à digérer l'information puis Harold lança :

— Appelez donc Éric, qu'il nous dise où il a mis tous nos téléphones !

— Je l'ai vu faire, il a déposé le mien dans un casier à code qui se trouvait dans la cabine du bateau...

Naima, excédée, se leva.

— Qu'est-ce qu'on fait là, alors ? Allons voir si l'un de nos téléphones est encore en état de marche ! tonna-t-elle.

— Vous n'y pensez pas, vous ne pourrez pas approcher le brasier à moins d'un mètre, c'est bien trop chaud ! Il faudra attendre demain matin, et encore ! rétorqua Bertrand.

— Il a raison, dit Hugo.

L'ingénieur avait parlé. Si Naima avait eu la moindre intention d'aller fouiller les braises à la recherche d'un smartphone en état de fonctionner, elle parut s'envoler sur-le-champ, comme si la parole du jeune diplômé avait plus de valeur que celle de l'homme qui les avait attirés ici.

Toujours debout, la journaliste sembla soudain réaliser que quelque chose clochait, une sorte d'ombre étrangère au tableau. Elle fit le tour de la pièce du regard et ses pupilles se dilatèrent sous l'effet d'une brusque poussée d'adrénaline. Elle prit une profonde inspiration et déclara :

— On n'arrête pas d'en parler, mais il est où cet Éric, au juste ?

Un coup de tonnerre silencieux explosa dans toute la pièce.

Ne trouvant pas de réponse à sa question, Naima se tourna vers Bertrand, le sommant de parler d'un coup de menton en l'air dans sa direction.

— Je... Il séjourne dans la petite dépendance au bout du verger, balbutia le généalogiste.

— Il est où ce verger ? demanda la journaliste.

— C'est le jardin que vous voyez à travers les baies vitrées. Tout au bout, il y a une petite maison, c'est là qu'est Éric quand il n'est pas en service, la plupart du temps.

— Venez avec moi, on va le chercher !

Son ton avait sonné comme un ordre, mais Hugo avait quelque chose à ajouter :

— Pas si vite ! Vous allez peut-être me trouver un peu parano, mais si on va chercher Éric, on y va tous ensemble. Quelqu'un a anéanti notre seule

issue hors de cette île, je préfère m'assurer qu'il n'y aura pas d'autres surprises.

— Séparer le groupe ressemblerait au scénario de tous les plus mauvais films d'horreur, dit Victor pour détendre l'atmosphère, le regard toujours plongé dans la nuit. Je suis d'accord avec monsieur Girardi, allons chercher cet Éric ensemble.

Tout le monde opina du chef et enfila ses habits pour combattre le froid à l'extérieur.

Bertrand, en leader de troupe désigné d'office, s'avança vers la baie vitrée et l'ouvrit. Une rafale glaciale siffla en s'engouffrant à l'intérieur comme pour sonner le début des recherches.

Naima et Hugo encadraient le généalogiste tandis que Victor, Harold et Eugénie les suivaient quelques mètres plus loin. Les mines étaient graves, les visages et les mains enfoncés dans les vestes.

Le verger, autrefois utilisé par les moines pour se ravitailler en fruits et légumes, n'était en ce mois de décembre qu'un bout de terrain grisâtre et sans vie. Quelques pommiers fatigués obstruaient la vue sur la dépendance, mais celle-ci présentait une fenêtre à travers laquelle une douce lueur filtrait. Éric allait sûrement pouvoir les aider. Pourvu qu'il ait un quelconque moyen de communication qui fonctionne sur cette île maudite.

Arrivé devant la porte de la petite maison, Bertrand actionna la sonnette puis attendit

quelques secondes. Il réitéra l'opération. Seul le ressac au loin répondait à ses appels.

Constatant que la porte n'était pas verrouillée, il l'ouvrit, passa la tête dans l'entrebâillement et cria le nom de l'homme à tout faire. Là encore, aucune réponse.

Impatiente, Naima bouscula Bertrand et fit irruption dans le hall d'entrée où elle hurla de plus belle. Elle tenta d'évaluer où se situait la pièce dont la fenêtre donnait sur le verger et grimpa les marches deux à deux jusqu'au premier étage. Prise d'un mauvais pressentiment, elle s'autorisa une grande inspiration avant d'ouvrir la porte.

Vide.

Pas le moindre signe d'Éric. La peur de ne pas retrouver la seule personne qui aurait pu les sortir de cette île monta graduellement en Naima. Bertrand interrompit le flot de ses pensées :

— Alors ? cria-t-il depuis le rez-de-chaussée.

— Rien ici, dit-elle, ne cachant pas sa déception.

Harold était passé par la kitchenette, Bertrand et Eugénie venaient de fouiller le bureau ainsi qu'une sorte de petite buanderie. Quant à Victor, fidèle à sa nouvelle habitude de scruter l'horizon, il avait déjà ouvert la porte-fenêtre qui donnait sur le côté nord de l'île. Faisant glisser ses mains sur la paroi froide à l'extérieur, il tâtonna puis toucha ce qu'il espérait trouver : un interrupteur. Il l'actionna et un gros spot lumineux fit fuir l'obscurité.

Une petite table où un cendrier attendait un dernier mégot pour déborder et une chaise orientée vers la mer attestaient des habitudes d'Éric. Une petite cigarette face au littoral, le vent marin qui en faisait rougeoyer l'extrémité. La belle vie.

« *Y a pire* », se dit Victor. Éric devait apprécier la vie tout en la raccourcissant à petites doses.

Alors qu'il s'éloignait vers la côte rocailleuse, Naima, qui descendait l'escalier à ce moment-là, tendit le bras et pointa un index vers l'horizon en criant :

— Là-bas, au milieu des rochers !

Depuis la maisonnette, les regards se braquèrent en direction de la mer et tous constatèrent la même chose : une forme sombre flottait à la surface. Ballottée par le ressac, un ciré noir. Celui d'Éric.

Bertrand voulut en avoir le cœur net et sprinta en direction des rochers, suivi de près par Hugo. Ils dépassèrent tous les deux Victor qui avait entamé une lente marche dans la même destination.

Au bord de l'eau, le vent giflait les visages et rendait les choses beaucoup plus compliquées. Ignorant l'aspect glissant des rochers, Bertrand s'approcha au plus près du ciré en escaladant l'un d'eux. Sa main gauche agrippant fermement la roche, il se pencha au-dessus des eaux salées et

constata qu'il s'agissait bien du vêtement d'Éric. Puis, en décalant son regard un peu plus vers la gauche, il aperçut quelque chose de plus massif qui flottait entre deux pointes rocheuses. Il ne lui fallut pas plus de quelques secondes pour comprendre qu'il s'agissait du corps de celui qu'ils cherchaient tous.

— Là-bas, derrière ! C'est Éric, il est...

Il n'eut pas besoin de terminer sa phrase qu'ils avaient déjà tous compris la gravité de la situation. S'il y avait une chance pour qu'il soit encore vivant, il allait falloir faire très vite tant les eaux glaciales de la Manche faisaient chuter radicalement les probabilités de survie au fur et à mesure que les minutes s'écoulaient.

La gorge nouée par la panique, Bertrand demanda de l'aide à Hugo. Ce dernier le rejoignit sur le rocher glissant et compris dans ses explications confuses et précipitées qu'il voulait qu'il le maintienne fermement pendant qu'il se pencherait pour tenter de ramener le corps vers la rive.

L'entreprise fut un cuisant échec et, au bout d'une dizaine de vaines minutes, le tandem d'apprentis sauveteurs cessa son action. Bertrand et Hugo s'étaient échangé les rôles à mesure que leurs doigts et leurs mains s'engourdisaient sous l'effet de l'eau glaciale.

Depuis la rive, le reste du groupe les observait,

dépité et impuissant. Aucun d'entre eux ne pensa une seule seconde qu'il aurait pu mieux faire qu'Hugo et Bertrand, si bien que lorsque les deux hommes les rejoignirent enfin, ils furent réconfortés avec des accolades franches et des mots de soutien. Ils avaient fait ce qu'ils avaient pu.

De retour au monastère, autour de la grande table en chêne, les mines étaient aussi maussades que le temps à l'extérieur. Harold avait allumé un feu dans la cheminée qui sembla un instant réchauffer les corps meurtris et les âmes en peine. Eugénie brisa un silence qui paraissait s'être installé comme un voisin gênant :

— Je sais que vous avez fait tout ce qui était possible, mais il serait important, à mon avis, de pouvoir rapatrier le corps et le mettre à l'abri. L'identité judiciaire aura tout le mal du monde à travailler sur un macchabée rongé par le sel et les animaux marins.

La remarque, criante de vérité, avait fait mouche dans les esprits de chacun et la majorité d'entre eux esquissa une légère grimace.

— Vous parlez comme un flic, ajouta Hugo.

— Vous n'êtes pas loin, lui répondit-elle.

— Je croyais que vous étiez dans la finance, s'interrogea Victor.

— Je suis une flic de la finance si vous préférez. Je travaille pour la division nationale d'investigations financières et fiscales.

— Pourquoi ne pas nous l'avoir dit tout de suite ? avança Naima.

— En général, quand je me présente, j'évite d'annoncer d'entrée de jeu que je suis de la police. Question d'habitude.

La réponse d'Eugénie ouvrit tout grand la voie à un nouveau silence, aussi pesant que les précédents, que seuls les crépitements des bûches dans l'âtre venaient interrompre par intermittence.

Le feu commençait à mourir et Naima se déplaça vers la cheminée dans l'intention de le raviver. Le regard plongé dans les braises rougeoyantes, elle exprima à haute voix une pensée qu'elle avait d'abord gardée pour elle-même :

— On n'est pas seuls sur cette île...

Harold, qui lui tournait le dos, pivota vers elle.

— Comment ça ? demanda-t-il.

— Le bateau n'a pas pris feu tout seul à ce que je sache. Quelqu'un l'a saboté et s'est débarrassé d'Éric par la suite.

— Et vous n'envisagez pas l'éventualité que ça puisse être l'un d'entre nous ? continua Harold.

— J'y ai pensé, oui, mais qui aurait eu le temps et l'opportunité de mettre le feu au bateau et de

jeter le corps d'Éric au bout de l'île ? Tout ça dans la matinée et à l'insu des autres ?

— Pendant les entretiens, nous nous sommes tous, à un moment donné, retrouvés seuls, sans que quiconque sache où chacun de nous était précisément. Je ne peux donc pas écarter cette hypothèse, même si elle paraît difficile à mettre en œuvre.

Naima fit une pause et considéra silencieusement ce que venait de dire Harold puis relança :

— Tout ce que je sais, c'est que cette personne n'a pas intérêt à ce que nous rentrions sur le continent.

Elle lança une dernière bûchette dans l'âtre et se leva.

— Vous attendiez combien de « prétendants » à l'héritage, Bertrand ? fit-elle en mimant des guillemets en l'air avec ses doigts.

Bertrand sembla sortir d'un mauvais rêve et répondit :

— Vous cinq.

— Personne d'autre ? Personne qui aurait été convié comme nous, par lettre, et qui ne se serait pas manifesté aujourd'hui ? Seulement nous cinq ?

Son ton était légèrement accusateur.

— Seulement vous cinq, répéta Bertrand.

Naima, sentant qu'elle menait la conversation, reprit sa place autour de la table et, avant qu'elle ne puisse continuer, Harold l'interpela de nouveau :

— Qu'est-ce que vous insinuez ?

— Je n'insinue rien, je dis juste que quelqu'un a détruit notre seul et unique moyen de rentrer chez nous...

— Si ça se trouve, coupa Hugo, on pourrait profiter de la marée et rentrer à pied, comme au mont Saint-Michel.

Moins enthousiaste, Bertrand tenta d'alléger son ton grave et continua :

— C'est à dire qu'en cette période de l'année, il y a tout de même plus de trois mètres d'eau à marée basse et puis, avec cette température, personne ne pourrait tenir plus de quelques minutes avant de sombrer.

— C'est vrai, se ravisa le jeune homme, je commence à peine à sentir de nouveau mes doigts...

Légalement agacée, Naima secoua la tête.

— La question n'est pas de savoir comment on va pouvoir rentrer, en tout cas, pas encore, mais bien : qui a fait ça et pourquoi ?

Pourtant agréablement chauffée par la cheminée, l'atmosphère de la pièce se refroidissait au gré des déclarations de Naima.

Bertrand, dans un tic désormais familier des convives, retira ses lunettes pour en nettoyer les verres et déclara :

— Il se fait tard, nous avons tous eu une rude journée et je ne préfère pas me lancer dans des perspectives alarmantes pour l'instant.

— Vous trouvez que je suis alarmiste en aboutissant à la seule conclusion possible dans cette situation ? rétorqua Naima.

— Ce n'est pas ce que je veux dire. Il y a trois chambres à l'étage ainsi qu'un lit de camp que l'on peut installer dans le bureau. Je propose que, par galanterie, vous et Eugénie en occupiez chacune une pour la nuit et que nous nous répartissions la chambre restante, l'autre pièce et les deux canapés du salon, entre nous. Il y a une buanderie avec des couvertures, des draps et tout ce dont nous avons besoin. La nuit porte conseil, n'est-ce pas ?

Tous se toisèrent quelques instants, ne sachant quoi faire. Hugo se leva enfin :

— Je suis d'accord pour dormir sur un des canapés, ici, ils ont l'air très confortables.

— À moins que quelqu'un se rue pour prendre le deuxième canapé, je veux bien m'en faire un lit également, dit Harold avec une pointe d'humour.

Bertrand se leva à son tour et proposa à Victor de l'installer dans la chambre, ce qu'il accepta. Quant à lui, il dormirait dans un lit de camp au confort minimal dans le bureau situé au bout de la bâtisse, au premier étage.

. . .

Tout le monde se dispersa et installa son couchage pour la nuit dans un silence qu'un observateur extérieur aurait pu qualifier d'inquiétant. Pour ajouter au tragique de la situation, Naima lança une dernière petite pique à l'assemblée avant de se diriger vers sa chambre :

— Un conseil — pour ceux qui le peuvent — verrouillez vos portes à double tour...

Réveillés à l'aube par les premiers rayons du soleil, Victor et Hugo s'affairèrent à raviver le feu en soufflant sur les braises encore dormantes. Alors qu'ils fouillaient les placards de la cuisine à la recherche de nourriture pour le petit-déjeuner, ils virent Naima presser le pas dans les escaliers et se ruer à l'extérieur. Hugo lança un regard perplexe à son binôme de fortune.

— Elle va faire un footing ou quoi ? lança le jeune ingénieur.

— Un seul moyen de le savoir, répondit Victor d'un air curieux.

Il posa les quelques victuailles qu'il avait dans les mains et s'enfila derrière la journaliste. Alors qu'elle s'éloignait de l'ancien monastère, il comprit où elle voulait aller et il la suivit du regard depuis le perron.

Naima avait ramassé une branche morte

échouée sur la plage et s'approchait lentement de l'épave encore fumante. Très vite, elle plaqua sa main gauche sur son front pour se protéger de la chaleur encore intense du brasier. Si intense que la branche qu'elle utilisait pour fouiller l'amas de métal et de plastique fondu s'enflamma au bout de quelques secondes.

Dépitée, elle jeta le morceau de bois mort dans les braises et retourna au monastère. La mine grave qu'elle affichait devait plus à sa déception qu'au manque de sommeil. Victor n'eut pas besoin de réfléchir longtemps pour comprendre la signification de l'expression de son visage : leurs téléphones portables s'étaient volatilisés dans les flammes.

Si un photographe avait pu immortaliser la scène qui se déroulait dans la grande salle de réception, on aurait pu croire à un petit-déjeuner convivial autour d'une belle table en chêne massif. Un rendez-vous annuel d'amis de longue date ou même une réunion de famille. Mais, en y regardant de plus près, le tableau comportait ses zones d'ombre. Les visages étaient noirs d'inquiétude, les regards étaient vides et la méfiance semblait un prélude tout naturel à une future paranoïa. Leurs cernes creusés attestaient d'une journée de la veille mouvementée, suivie d'une nuit trop courte.

Naima, entre deux bouchées de pain, annonça la nouvelle à l'assemblée :

— Je suis allée voir le bateau, enfin, ce qu'il en reste, et si Éric avait laissé nos téléphones dans un coffre à bord, alors ils ont bel et bien cramé. Comme tout ce qu'il y avait autour.

Personne ne releva, chacun continua à mâcher en silence comme si l'information avait été intégrée depuis la veille. Cette piste ne leur avait laissé aucun espoir.

— On fait quoi maintenant ? lança Hugo.

— Il faut absolument qu'on trouve un moyen de rentrer sur le continent, dit Naima.

— Bertrand, n'y a-t-il donc aucune embarcation sur toute l'île ? questionna Harold en écartant les bras pour ponctuer sa question.

Bertrand soupira puis répondit :

— Vous pensez bien que si j'avais été au courant de la moindre possibilité de quitter cette île, je vous en aurais fait part.

Cette dernière phrase n'avait pas eu l'air de faire son chemin comme une vérité à prendre au mot dans l'esprit de chacun. Le doute subsistait. Ce satané doute qui voile toutes les situations de la vie et qui s'immisce lentement et en silence, tel un serpent prêt à se jeter sur sa proie.

— J'ai une idée ! tonna Hugo. Nous n'avons qu'à fabriquer un radeau ! Avec tout ce qu'il y a ici, ce ne sera pas bien difficile.

Son grand sourire n'avait pas pour autant redonné le moral aux autres, mais les yeux de Naima semblaient briller un peu plus qu'avant.

— C'est une très bonne idée, ça ! dit-elle.

— Pas de temps à perdre ! On finit de manger et on s'y met tous, dit Hugo d'un ton presque jovial.

Son enthousiasme avait sonné la fin du repas, tant pis pour ceux qui n'avaient pas terminé leur petit-déjeuner. L'heure était à l'esprit d'équipe et à l'entraide avec Hugo en chef de projet. Quand il fut sûr d'avoir l'attention de chacun, l'ingénieur se lança :

— Je pense qu'il n'est pas utile de faire un énorme radeau, on ne pourrait pas tous tenir dessus. Juste de quoi embarquer deux personnes. Je pense utiliser le sommier d'un des lits de l'étage pour créer le cadre. Il nous faudra trouver...

Un bip électronique le coupa dans sa phrase. Le silence se fit.

Nouveau petit bip strident.

Le son semblait venir de l'endroit où se tenait Bertrand. Naima et Harold qui étaient assis de part et d'autre du généalogiste se tournèrent vers lui. Le journaliste fit un mouvement de recul comme pour mieux jauger la situation.

Nouveau bip.

Le visage de Bertrand affichait un malaise graduel. Dans l'attente d'une réaction, tous les regards étaient désormais braqués sur lui.

— C'est quoi ce bruit ? dit Naima avec un ton grave.

— Je... euh... c'est pas ce que vous croyez.

Bertrand avait levé les mains en l'air comme si quelqu'un l'avait menacé avec une arme. Il était ridicule et pourtant si sincère.

Il baissa le bras gauche et fouilla dans la poche intérieure de sa veste pour en sortir un téléphone portable.

Tous écarquillèrent les yeux et Hugo cria :

— C'est quoi ce délire ?!

Les autres partageaient sa colère, Bertrand les avait floués depuis le début.

D'un crochet vif, Naima lui arracha le téléphone des mains.

Elle approcha l'appareil de son visage comme si elle voulait y lire des informations capitales, mais déchantait très vite. Une petite LED rouge clignotait, un petit bip aigu accompagnait parfois le petit point lumineux et l'écran affichait péremptoirement deux tristes informations : *batterie faible* et *no signal*¹.

Manifestement désespéré, Bertrand se tenait là, sous les regards accusateurs du reste du groupe.

Naima était partagée entre le fait de déverser sa haine sur un Bertrand acculé ou de prendre sur elle et d'essayer de démêler les fils de l'imbroglio dans lequel elle s'était mise en acceptant la convocation du généalogiste.

Après quelques secondes de réflexion, elle choisit la dernière option.

— Pourquoi nous avez-vous menti ? lança-t-elle étrangement calme.

I. pas de réseau

Comme dans un tribunal de fortune — ou un tribunal d'inquisition, avait furtivement pensé Naima — Bertrand avait été placé en bout de table, les autres convives s'étant répartis autour du plateau de chêne, leurs regards braqués sur le suspect. Victor, qui avait semblé jusque là le plus sage et le plus silencieux, devait se plaire dans le rôle de l'avocat général puisqu'il faisait les cent pas entre la cheminée et la table.

— Bertrand, dit-il de sa voix grave et envoutante, vous nous avez déclaré que vous aussi, vous aviez dû vous plier à la clause de confidentialité et laisser votre téléphone à Éric. Il l'a ensuite rangé dans le petit coffre-fort du bateau à bord duquel nous sommes arrivés ici. Vous êtes d'accord avec ça ?

— Oui, c'est ce que je vous ai dit, soupira Bertrand.

Victor soupçonna Bertrand de vouloir ajouter quelque chose, mais il voulait conserver l'ascendant psychologique que lui conférait la situation.

— Compte tenu des circonstances, dit-il, est-ce que vous trouvez normal de nous avoir caché le fait que vous aviez toujours votre portable en votre possession ? Je vous rappelle qu'il y a déjà eu un mort !

Un court silence, puis Bertrand se lança :

— Je sais de quoi ça à l'air, mais il va falloir que vous me croyiez et que vous me fassiez confiance.

Hugo faillit jaillir de sa chaise.

— Vous nous mentez ! C'est pas compliqué à comprendre ça, non ? cria Hugo. On est coincés sur cette île, on n'a pas de moyen de rentrer chez nous, par-dessus le marché, un type est mort, on ne sait pas qui nous a convoqués ici, nos portables crament dans un sabotage et vous, vous nous cachez que vous avez toujours le vôtre sur vous. Et avec ça, on devrait vous faire confiance ?

Sa longue tirade n'appelait pas de réponse, mais Bertrand tenait à défendre sa position.

— Demandez à Naima de sortir mon téléphone de sa poche, vous verrez bien qu'il n'y a pas de réseau ici. Sur cette île, mon portable n'est qu'une vulgaire plaque de métal et d'électronique tout juste bonne à faire accuser un innocent !

— Personne ne vous accuse de quoi que ce soit, Bertrand, continua Victor.

— Si ! Moi ! Et j'assume ! trancha Naima. Je l'accuse de mentir.

Elle avait brandi le téléphone pour le montrer à tout le monde comme on dévoile l'arme du crime à un jury. Aucun bip ne les avait plus dérangés depuis quelques minutes : la batterie était à plat.

— Définitivement inutile, souffla Eugénie lorsqu'elle s'en rendit compte.

Victor, les mains croisées dans le dos, était déjà allé vérifier l'âtre qui crépitait dans la cheminée par deux fois. Lorsqu'il s'approcha de nouveau de la table, il continua son plaidoyer :

— Bertrand, vous n'avez toujours pas répondu à ma question.

— Vous voulez savoir quoi, au juste ? demanda-t-il.

— Je souhaiterais savoir si vous trouvez normal de nous cacher des choses.

— Dans les circonstances, oui, dit Bertrand en baissant les yeux.

— De quelles circonstances précises parlez-vous ? demanda Victor en grattant sa barbe de trois jours.

— Je ne peux pas tout vous expliquer, là, comme ça, c'est bien trop dangereux !

Hugo, qui avait repris place sur sa chaise grogna entre ses dents :

— Eh bien ! C'est rassurant, ironisa-t-il.

Le visage de Bertrand se fit moins dur, semblant chercher à inspirer la compassion chez les autres.

— Écoutez, dit-il, je vous ai peut-être caché que j'avais toujours mon portable en ma possession, mais dites-moi franchement si je n'aurais pas eu l'air tout aussi suspect en étant le seul à l'avoir gardé ?

— C'est pas faux, lança Naima un peu plus calme.

Victor paraissait impatient et ce n'est que tout naturellement qu'il reprit en main le dialogue :

— Je vous propose à tous de ne pas nous apitoyer sur notre sort ni sur le sort de ce généalogiste. Il est pour moi présumé innocent jusqu'à preuve du contraire. Essayons d'avancer pour trouver une solution ensemble et quitter cette île maudite.

— Ma proposition de radeau tient toujours, intervint Hugo.

— Ah oui, c'est vrai, j'avais presque oublié ! eut l'air de se réjouir Naima.

Galvanisé par le rôle important que lui avait octroyé la journaliste, Hugo se leva et reprit ses instructions :

— Le sommier d'un lit fera un bon cadre sous lequel nous attacherons des gros troncs d'arbres. J'en ai vu sur une des plages que nous avons aperçue en arrivant par bateau. Je propose qu'un

groupe se déplace là bas et nous ramène de quoi commencer la construction. Un autre groupe peut rester avec moi à l'endroit où nous avons accosté et m'aider à préparer les premiers éléments.

— Et moi, qu'est-ce que je fais ? demanda Bertrand, désespéré.

— Vous êtes un homme libre, vous faites ce que vous voulez. Nous sommes tous manifestement beaucoup plus motivés par l'espoir de quitter cet endroit vivant que par celui de vous faire un semblant de procès sans réel indice.

Tout le monde, Bertrand y compris, parut se satisfaire de la réponse de Victor, et celui-ci ajouta :

— Que ceux qui sont d'accord pour suivre les instructions d'Hugo et construire un radeau lèvent la main.

Tous brandirent leur bras bien haut. Un groupe unanime. *Pour l'instant*, pensa Naima.

Eugénie, Naima et Harold s'étaient désignés naturellement pour former le groupe qui allait devoir rapporter les troncs qui serviraient de flotteurs à l'embarcation. Victor et Hugo avaient déjà installé le sommier du plus grand lit sur le sable et s'affairaient à dresser une liste des éléments nécessaires, gardant toujours un œil discret sur Bertrand par acquit de conscience.

— Il nous faudrait en priorité de la corde. Si on

n'en trouve pas, on pourra utiliser nos ceintures et en dernier recours, des draps ou des rideaux, dit Hugo à Victor.

— Je sais où il y en a, fit Bertrand.

Presque surpris, Victor et Hugo se retournèrent de concert.

— Vous avez l'air de connaître beaucoup de choses sur cette île. Vous utilisez souvent de la corde pour faire vos recherches généalogiques ? ironisa Hugo.

— Il y a un petit local technique destiné à stocker des éléments nécessaires au bateau, entre autres. Éric et moi sommes arrivés ici les premiers, je l'ai tout naturellement aidé avec le matériel, voilà tout, répondit Bertrand sans sourciller.

— Vous avez réponse à tout, Bertrand, ça en devient presque agaçant, releva Hugo.

Plus sage, Victor fit quelques gestes rapides des mains pour signifier que le débat était clos.

— L'important, c'est qu'on ait de la corde. La priorité est de regagner le continent ; pour le reste, on verra plus tard.

Suivant les instructions de Bertrand, les trois hommes se rendirent au monastère et trouvèrent le local technique. Là bas, les yeux d'Hugo s'illuminèrent face à la mine d'or qu'il avait devant lui. De la corde, des bouées, des gilets de sauvetage et même des fusées de détresse. Le jeune regarda Victor en souriant, la délivrance était proche.

De retour sur la plage avec leur butin, le petit groupe reprit les conversations de plus belle.

— Je pense qu'on est tous un peu sous le choc suite à la mort d'Éric et c'est pour ça que personne n'ose ou n'a le temps de poser les vraies questions, mais cette histoire d'héritage me turlupine quand même. C'est vous seul, Bertrand, qui avez les réponses à mes questions.

Le généalogiste soupira.

— Jusqu'à nouvel ordre, toute cette histoire reste ultra confidentielle. Moi-même je ne sais pas qui est le défunt.

— C'est à lui qu'appartient l'île, c'est ça ? continua Hugo.

— Oui. D'après ce que je sais, il s'était créé une sorte de havre de paix, loin des affres de la civilisation. Il aimait se couper du monde, répondit Bertrand.

— C'est quoi votre rôle dans cette histoire, au juste ?

— Vous le savez. Je dois tenter d'établir si les candidats ont un lien de parenté avec le défunt et en aviser le cabinet de notaire qui distribuera ainsi l'héritage aux ayants droit.

Victor qui démêlait une grande corde en nylon jaune et qui était resté jusque là silencieux grogna dans sa barbe :

— C'est ridicule !

Hugo se tourna vers lui.

— Précisez.

Il lâcha le gros peloton au sol et exprima le fond de sa pensée :

— On n'arrête pas de parler de généalogie et de descendance, c'est ridicule ! Vous l'avez dit vous-même hier, Hugo, vous avez vu nos têtes ? Harold a des origines africaines, moi, arméniennes et Naima, d'Afrique du Nord, j'imagine. Vous et Eugénie — dites-moi quand même si je me trompe — vous êtes plutôt du type *caucasien* et vos noms de famille semblent là encore le suggérer. Vous pouvez me dire ce qu'on a en commun ? Rien. Rien du tout ! Je pense que Bertrand en sait plus qu'il ne veut l'admettre, mais comme je l'ai dit tout à l'heure, c'est un homme libre. Je reste attaché à mes valeurs et je me refuse à condamner un homme sans preuves ni procès. En revanche, je dois avouer que parfois, je me demande à quoi tout cela rime.

Hugo ne laissa pas le temps au généalogiste de se défendre et enchaîna :

— C'est vrai, ça ! Vous parlez d'établir la descendance de quelqu'un dont l'identité vous est inconnue. C'est un peu étrange, non ?

Un silence de réflexion.

— Ce n'est pas si simple que ça, répondit calmement Bertrand. Plutôt que de descendance, je parlerais de lien. J'ai un protocole à suivre, certaines questions à poser, certains faits à vérifier à l'issue de quoi je ferai mon rapport et la suite sera prise en

charge par le cabinet de notaire. Ce ne sera plus mon problème.

— Pour l'instant, notre problème c'est de rentrer chez nous, lança Hugo.

À l'instant où il avait dit ça, le jeune homme s'était imaginé avec sa compagne, Sophie, de retour chez eux, assis confortablement dans leur canapé à regarder une série. Allait-il la revoir un jour ? Il secoua la tête pour faire disparaître ces pensées négatives et revint à la réalité, celle de l'île. Dans le matériel qu'ils avaient rapporté sur la plage, Hugo fut tout à coup attiré par deux objets orange : les pistolets de détresse.

— Pourquoi on n'y a pas pensé plus tôt ? cria-t-il pareil au fameux « Eureka » qu'on impute à Pythagore.

L'ingénieur empoigna fermement un des pistolets, vérifia qu'il contenait une fusée de détresse et leva le bras en l'air.

— Ne faites pas ça ! hurla Bertrand en se jetant sur Hugo.

Terrorisé, le généalogiste avait bloqué le bras du jeune homme avec vigueur. Son geste était assez fort pour montrer sa détermination, mais pas trop, de façon à ne pas être perçu comme menaçant.

— Il a raison, Hugo ! lança Victor.

— Quoi ? dit l'ingénieur interloqué. Vous n'allez

quand même pas m'empêcher de tirer un signal qui permettrait qu'on soit sauvés dans l'heure ? On marche sur la tête !

Victor prit une grande inspiration et se lança :

— Depuis qu'on a retrouvé le cadavre du skipper, je n'ai pas arrêté d'observer tout le monde et de me poser des questions sur toute cette histoire. Il est clair que quelqu'un a délibérément saboté notre bateau dans le but de nous coincer ici. Je ne connais pas la raison à cela, mais je pense qu'Éric a été tué, car il a tenté de s'interposer. Je ne sais pas si le saboteur œuvre depuis l'intérieur de notre groupe ou si nous ne sommes pas seuls sur l'île...

— Ou les deux, dit Hugo.

— Comment ça ? l'interrogea l'Arménien.

— Il peut exister des personnes extérieures à notre groupe qui sont les complices d'une ou plusieurs personnes parmi nous...

— Ça devient très compliqué, souffla Victor.

— Tout devient très compliqué quand on est bloqués sur une mystérieuse île à cause d'un mystérieux héritage d'un encore plus mystérieux défunt, mais ça ne me dit pas pourquoi ni vous ni Bertrand ne voulez que je tire cette satanée fusée et que l'on vienne à notre secours, conclut-il.

— Qui vas-tu alerter avec ta fusée ? Les secours ou les complices ?

— Je...

Hugo baissa les yeux sur la main qui tenait le

pistolet et Bertrand retira son bras. L'ingénieur pesta quelques mots inaudibles et jeta l'objet au sol.

Soudain, l'esprit de Victor fut parcouru par un éclair de lucidité :

— Les autres pourraient avoir la même idée que toi, il faut les désamorcer, proposa Victor.

Alors qu'il s'avançait vers lui, Hugo lui barra le passage.

— Pas si vite ! Je refuse de détruire notre seul moyen de prévenir les secours.

— Vous proposez quoi ? demanda-t-il en le vouvoyant de nouveau.

— Chacun de nous ira camoufler les éléments séparés dans un endroit connu de lui seul. De cette façon, aucun d'entre nous ne pourra rassembler les pièces pour faire fonctionner le signal de détresse et, si dans le futur, nous décidions de les utiliser, nous serions obligés d'être ensemble et d'être d'accord pour le faire.

Bertrand et Victor se regardèrent et acquiescèrent sans dire un mot.

— Pour l'heure, gardons chacun un élément sur nous, on ne va pas se quitter de vue tout de suite, je pense qu'on aura largement le temps de trouver un moment pour cacher ça plus tard, conclut Hugo.

Alors qu'il finissait sa phrase et scellait ainsi leur

pacte, les contours d'Harold se dessinaient au loin, suivis de ceux d'Eugénie et de Naima. Lui, portait seul un gros tronc d'environ deux mètres de long et les deux femmes se partageaient le poids d'un autre de la même taille environ.

Grâce aux instructions et aux conseils ingénieux d'Hugo, ils achevèrent la construction d'un radeau d'allure solide avant le coucher du soleil. Leurs doigts étaient engourdis, ils souffraient du froid et commençaient tous à montrer des signes de fatigue, mais l'espoir de quitter cette île brillait dans leurs yeux.

— Ce n'est pas très raisonnable de partir maintenant, n'est-ce pas ? La nuit commence à tomber, dit Eugénie.

— Nuit ou pas nuit, raisonnable ou pas, personne ne va utiliser ce radeau jusqu'à nouvel ordre, trancha Naima, péremptoire.

— Pardon ? lança Eugénie.

— Personnellement, je ne fais confiance à personne ici, et vous n'avez pas de raisons de me faire confiance non plus. Je ne laisserai personne monter sur le radeau à part moi, mais d'un autre côté, je pense que vous auriez tort de me laisser faire et de me confier vos vies. C'est d'une logique implacable, donc tout le monde reste à quai, point barre.

Victor et Hugo échangèrent un regard. Ils étaient arrivés à la même conclusion qu'elle, plus tôt dans l'après-midi. Le climat était à la suspicion et aucun répit ne serait accordé à personne.

— C'est tout de même un peu ridicule, protesta Harold.

— Qu'est-ce qui est ridicule ? demanda Naima.

— Tout le monde veut rentrer chez lui et retourner auprès de ses proches. On se casse le dos à construire un radeau qui pourrait nous sortir d'ici et on va le laisser là, sur la plage, dans le doute ?

— C'est exactement ça ! Harold, vous m'avez l'air de faire preuve de bon sens. Seriez-vous prêt à jouer votre vie là dessus et à envoyer le coupable chercher des secours ? Répondez franchement.

— Ou *la*, trancha Hugo avant qu'Harold ait pu rétorquer quoi que ce soit.

— Hein ? s'interloqua Naima

— Le ou *la* coupable !

— Hugo, tes sarcasmes n'aident personne !

Tous soulevèrent le tutoiement et se mirent machinalement en route vers la demeure où la perspective d'une pièce chaleureuse et d'un repas les attendait. Quitte à croupir ici, autant le faire à l'abri du froid et le ventre plein.

Sans pour autant le formaliser à haute voix, chacun avait inspecté le cellier et l'immense réfrigérateur

de la cuisine afin d'estimer leurs réserves de vivres. Étonnamment, les ressources semblaient infinies, comme si un séjour prolongé en isolement sur l'île avait été prévu.

Le repas se fit dans un silence parcimonieusement interrompu par des échanges triviaux. Les choses sérieuses reprirent lors de l'attribution des couchages.

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénients, je propose que nous dormions tous aux mêmes endroits qu'hier, lança Bertrand.

— J'aimerais bien changer si c'est possible, dit Harold après avoir levé la main.

— Euh... oui, vous voulez que je vous laisse ma place dans le bureau par exemple ? proposa Bertrand.

— J'aurais préféré dormir dans une chambre. Il y a toujours celle de la dépendance.

— C'est sûr qu'Éric ne risque pas d'y dormir cette nuit, lâcha Hugo.

Tous étaient bien trop fatigués pour relever le sarcasme. Après une courte pause qui parut servir de temps de réflexion, Bertrand reprit de plus belle :

— Si vous y tenez, dit-il.

Il se tourna machinalement vers Naima comme pour l'inviter à donner son avis.

— Si vous voulez vous isoler et vous mettre en danger, libre à vous Harold, mais vous donnez le

bâton pour vous faire battre, lança-t-elle d'un ton sans équivoque.

— Franchement, je préfère être isolé et pouvoir verrouiller la pièce dans laquelle je dors à double tour, plutôt que d'être à la merci de n'importe qui en dormant sur un des canapés du salon, répondit Harold.

— Sympa pour moi, ajouta Hugo, mais ça se tient. En ce qui me concerne, si je dois mourir, je préfère vivre mes dernières heures au chaud, près du feu.

Naima lui fit les gros yeux et s'adressa à Harold pour une ultime tentative de le convaincre :

— Vous serez isolé Harold, toute la nuit, et personne ne pourra rien pour vous si par malheur il devait vous arriver quelque chose.

— Merci, mais je saurais me défendre, ponctuait-il d'un léger sourire.

Déterminé, Harold salua les convives et se retira dans la petite dépendance qu'avait utilisée feu Éric. Le grand verger et l'épaisseur de la nuit le séparaient désormais du reste du groupe resté dans l'ancien monastère. Naima, Eugénie et Victor s'étaient retirés dans leurs chambres respectives, Bertrand retrouva son lit de camp dans le bureau et Hugo resta quelques minutes à perdre son regard dans les

flammes de la cheminée puis s'allongea sur l'un des canapés.

Dehors, le vent faisait claquer les vagues et s'infiltrait dans les interstices des volets dans des sifflements qui n'auguraient rien de bon.

Troisième jour.

Comme lors de la matinée précédente, Hugo fut un des premiers à se lever. Il entama une routine qu'il espérait ne pas en rester une trop longtemps : plier sa couverture en quatre, remettre deux bûchettes dans le foyer, raviver le feu et préparer du café.

Quelques minutes plus tard, Bertrand le rejoignit, suivi d'Eugénie. Lorsque Victor et Naima firent enfin leur apparition, la table du salon était prête à les accueillir pour un petit-déjeuner qui aurait eu des allures de tournage pour une publicité si les circonstances avaient été différentes. Seul Harold manquait à l'appel, ce qui ouvrit la porte à une réflexion de la part d'Hugo, avec ce ton sarcastique désormais habituel :

— C'est tellement cliché comme situation que je n'ose même pas aller chercher Harold...

— Comment ça ? lança Naima, prête à se lancer dans une nouvelle joute verbale.

— C'est le seul d'entre nous qui s'est isolé cette

nuit et, comme par hasard, il n'est pas présent ce matin, c'est tellement cliché qu'on frôle le ridicule !

— En ce qui me concerne, le matin, je me lève uniquement quand j'entends du bruit et que je sais que vous êtes réveillés, tenta Victor pour rassurer la tablée. Si j'étais au calme dans cette petite maison, peut-être que je ferais une grasse matinée, comme lui.

— Il n'y a qu'un moyen de le savoir, dit Hugo suivi d'un clin d'œil.

Comme si la phrase de l'ingénieur avait déclenché quelque chose chez Bertrand, celui-ci se leva d'un bond et leur annonça qu'il partait chercher Harold. Naima engloutit son café d'une gorgée et se proposa de l'accompagner.

Avant de quitter l'ancien monastère, Bertrand était parti confiant, mais les sarcasmes d'Hugo l'avaient fait douter ; ils étaient désormais en train de lui donner tort. Harold était introuvable. Naima et le généalogiste avaient crié son nom partout dans la petite demeure, sans succès. Bien que des indices laissassent à penser qu'il avait dormi dans la chambre, celle-ci était vide. Tout comme la salle de bain et le salon.

— Il est peut-être allé faire une balade, tenta Bertrand pour se rassurer.

Naima fit une pause et lui fit face.

— Vous y croyez vraiment ?

— Je... J'espère qu'il n'est pas...

— On peut toujours faire le tour de la maison et l'appeler, coupa Naima, mais personnellement, je n'y crois plus.

— Faisons-le tout de même. Si dans dix minutes nos recherches sont vaines, on ira rejoindre les autres et on avisera.

Naima acquiesça et tous deux sortirent par la grande baie vitrée.

Naima et Bertrand n'avaient pas pu se cantonner aux dix minutes qu'ils s'étaient fixées. Ils avaient cherché Harold en criant son nom à tue-tête, allant même jusqu'à l'endroit où le corps d'Éric avait été retrouvé flottant entre deux récifs. Celui-ci avait d'ailleurs disparu, mais leur nouveau problème était bien plus grave : ils avaient de nouveau perdu un des leurs.

Quand ils firent l'annonce aux autres à leur retour au monastère, Eugénie lâcha son bol de café et fondit en larmes. Victor se rapprocha d'elle et tenta de la consoler du mieux qu'il le put.

— On va tous mourir sur cette île de malheur, réussit à lâcher Eugénie entre deux sanglots.

— On dirait un mauvais remake des *Dix petits nègres*, lança Hugo.

Eugénie frappa du plat de la main sur la table dans un bruit qui fit sursauter l'assemblée.

— Ça suffit maintenant ! cria-t-elle à l'attention d'Hugo. Assez de vos sarcasmes et de vos petites réflexions !

Il n'y avait décidément que Naima qui le tutoyait pensa-t-il avant de s'excuser auprès d'Eugénie. Il marqua une pause puis relança :

— Écoutez-moi, tous. Désolé si vous n'aimez pas mon sens de l'humour, mais je suis aussi angoissé que vous et c'est ma manière de conjurer le sort. Je nous ai concocté un beau radeau et à l'heure qu'il est on pourrait être bien au chaud à la maison, mais madame Hadji a décidé que personne ne prendrait le large. Si vous vous pliez à ses ordres alors vous devrez subir mes sarcasmes jusqu'à ce que l'on déguerpisse de cet endroit.

La petite pique contre Naima avait été entendue par tous et les jeux de regards semblaient vouloir laisser à la journaliste un droit de réponse.

— La situation a bel et bien empiré. Je ne vous impose rien, vous êtes libres de faire ce que bon vous semble, mais après Éric, et maintenant Harold, je refuse plus que tout de laisser quiconque utiliser ce radeau pour aller chercher des secours. Nous devons élucider ce mystère et ce n'est qu'à ce moment-là qu'on pourra envisager d'envoyer un groupe sur le continent.

— Pour l'instant, on ne sait pas ce qui est arrivé

à Harold, tenta Bertrand, mais je propose que nous procédions par vote à main levée. Qui est pour partir à la recherche d'Harold et laisser le sujet du radeau à plus tard ?

Tous levèrent le bras, même Hugo, qui l'avait levé en dernier, comme par dépit.

— Tu es donc d'accord ? lui demanda Naima.

— Je m'en remets à la majorité même si je trouve ridicule cette idée qu'il faille attendre d'en savoir plus avant d'envoyer des gens chercher des secours. Je suis un matheux, je fais des raisonnements sensés, pas des conclusions sur des intuitions.

— Expose-nous ton plan alors, peut-être qu'on votera à l'unanimité pour celui-là, qui sait ? le défia Naima.

Hugo se gratta la tête et se lança :

— J'ai pas de plan, je me fie juste aux probabilités.

— C'est à dire ?

— Si on considère que la menace qui pèse sur nous a une chance sur deux de venir de l'extérieur, ça veut dire qu'elle a aussi une chance sur deux de venir de notre groupe. S'il faut envoyer deux personnes sur le radeau, on n'a le choix qu'entre dix couples possibles. Prenons le cas où le meurtrier est parmi nous. Sur ces dix possibilités, seulement quatre incluent le meurtrier au sein des deux personnes désignées pour aller chercher des

secours. Ce qui veut dire que dans les six autres cas, il ne monte pas sur le radeau et nous sommes sauvés. Si l'on prend désormais le cas où le meurtrier rôde sur l'île, alors peu importe qui nous choisissons pour aller sur le radeau, nous serons sauvés dix fois sur dix. Si on additionne tous ces cas possibles, ils font un total de vingt et sur ces vingt cas, par seize fois nous avons la possibilité d'être sauvés — six plus dix. Ce qui fait exactement 80 % de chances de réussite. Je ne sais pas vous, mais pour moi, 80 % de chances de sortir de ce trou à rats, ça me va. C'est pour ça que, personnellement, je voterais pour envoyer deux personnes tirées au sort sur le radeau dès maintenant.

Chacun semblait digérer les considérations mathématiques d'Hugo. Naima, comme elle en avait désormais pris l'habitude, brisa le silence :

— Je vais être honnête avec toi, je n'ai pas trop compris, mais je te fais confiance là dessus, c'est toi l'ingénieur après tout. Tu sembles oublier de considérer le fait qu'ils pourraient être deux...

— J'ai déjà fait le calcul pour ce cas de figure aussi. Ça fait 70 % de chances de réussite. Franchement, on aurait tort de se priver, avoua Hugo.

— 70 % ? Ça me paraît énorme ! Mais encore une fois, c'est toi le matheux, dit Naima.

— J'ai volontairement écarté le cas où il y aurait deux meurtriers parmi nous, voilà tout. Nous ne sommes pour l'instant plus que cinq, s'il existait un

couple d'assassins, nous en aurions déjà tous fait les frais, ça me paraît logique.

Hugo laissa les autres considérer ce qu'il venait de dire.

— Qui vote pour envoyer deux personnes chercher des secours à l'aide du radeau ? dit-il en levant la main.

Avant qu'ils puissent procéder au vote, Naima, qui ne voulait pas lui concéder la bataille, avança un dernier argument :

— C'est bien beau toutes ces probabilités dont le raisonnement m'échappe, mais 70 % ou 80 % ne sont pas des chiffres pour jouer au loto. On joue notre propre vie ici ! Je suis navrée, mais si les quelques vingt ou trente pour cent d'incertitude représentent la mort, je ne joue pas. Et je vote plutôt pour que nous laissions cette histoire de radeau de côté afin de concentrer nos recherches sur Harold.

Elle leva la main et, après qu'ils aient échangé des regards circonspects, Eugénie, Bertrand et Victor levèrent le bras à leur tour. Dépité, Hugo baissa le sien.

— La démocratie, c'est la démocratie, soupira-t-il. Dans ce cas, fouillons cette île de fond en comble.

Le vent du large les avait accompagnés toute la

journée. Le froid aussi. De l'herbe, parfois du sable, des rochers et la mer à perte de vue, mais pas d'Harold. Ils avaient fatigué leurs voix à force de hurler le nom de leur compagnon d'infortune. Au bout d'environ deux heures, ils marchaient lentement sur le verger en direction de la maisonnette. La petite bâtisse fut passée au peigne fin sans résultats. Le cœur accroché, ils se dirigèrent finalement vers le récif qui avait été témoin de la mort brutale d'Éric, mais plus aucun corps ne flottait entre deux eaux, seul le clapotis des vagues faisait écho à leur détresse. Bertrand et Naima avaient déjà effectué toutes ces vérifications, mais par souci de transparence et parce que cinq têtes valent mieux que deux, ils ne rechignèrent pas à les faire de nouveau.

La conclusion s'imposa à tous comme une évidence : Harold était introuvable. Il semblait s'être volatilisé.

De retour dans le grand salon de l'ancien monastère, la tension était palpable. Bertrand faisait les cent pas en se tenant la tête, toute trace de calme et de sérénité ayant disparu. Il était en proie à une panique communicative. Chacun scrutait les faits et gestes de l'autre, restant à bonne distance comme pour se protéger d'une menace impalpable.

On réchauffa du café pour tenter d'effacer les mines maussades. Plus personne ne savait quoi

dire, l'incompréhension avait graduellement fait place à la peur.

Soudain, Bertrand se leva et quitta la pièce. Naima qui était sur le qui-vive s'était levée de sa chaise à son tour pour le suivre quand elle l'entendit fouiller la pièce attenante. Il revint très vite avec, à la main, une sorte de carte topographique qu'il s'empressa de déplier au beau milieu de la table. Il fit glisser son doigt sur le vieux papier et s'arrêta sur ce qui semblait être une côte accidentée de l'île, à l'ouest.

— Vous voyez ce petit carré-là ? dit Bertrand.

Tous se resserrèrent autour du généalogiste et de sa carte.

— Oui, c'est quoi ? demanda Victor.

— C'est l'emplacement d'un petit bâtiment. Une cabane de pêcheur en réalité, répondit Bertrand.

— Comment avons-nous pu passer à côté sans la voir ? demanda Victor.

— Parce que cette carte est ancienne. La cabane existe toujours — en partie —, mais de ce côté de l'île, la roche est très friable et frappée par les vents. Un jour, cette partie de la côte s'est affaissée, répondit Bertrand du tac au tac.

— On peut savoir comment vous savez tout ça ? lança Naima d'un ton accusateur.

— Pas le temps de vous expliquer maintenant ! Pour l'instant, nous devons retourner à cet endroit.

La cabane a été partiellement détruite par le glissement de terrain et se trouve désormais au pied d'une falaise d'à peine quelques mètres, c'est pour ça que nous l'avons ratée. Il est possible de s'y cacher.

— Ou de cacher un corps, tonna Naima.

La phrase avait résonné un instant dans la pièce, leur rappelant à tous la gravité de leur situation. Un infime espoir subsistait encore de retrouver Harold vivant, mais dans l'esprit de chacun, les divagations allaient bon train et aboutissaient souvent à la même angoisse, celle de ne retrouver que son cadavre.

Naima, habituée à analyser des situations extrêmes, commençait déjà à échafauder un plan pour s'échapper de Saint-Riom. Elle ne supporterait pas une deuxième victime sans rien faire.

Menant au flanc ouest de l'île, un petit chemin légèrement pentu serpentait entre les mottes de terre et les quelques rochers. Le plus simple, selon Bertrand, serait qu'ils longent la côte jusqu'à trouver l'endroit où elle s'était effondrée, marqué par l'aspect plus blanc — presque plus neuf — de la roche.

Si le groupe avait daigné faire une pause et l'admirer, l'astre déclinant aurait pu leur offrir un magnifique coucher de soleil, mais en de telles

circonstances, pas le temps d'apprécier le paysage, les heures leur étaient comptées. En l'absence de signes de vie d'Harold, personne n'osait se mentir à lui-même en alimentant l'espoir qu'il soit encore vivant.

En tête du cortège, Bertrand s'approcha de la côte de l'île, pointant un doigt vers le lointain. Personne ne l'entendit parler, mais tous comprirent que le lieu qu'il avait indiqué sur la carte se trouvait là, à quelques mètres d'eux.

Eugénie et Victor eurent à peine le temps de reprendre leur souffle que Bertrand escaladait déjà la paroi de la falaise pour descendre jusqu'à la banque rocheuse en contrebas. Exactement comme il l'avait indiqué, une petite construction à moitié délabrée pointait entre les rochers. On pouvait apercevoir une petite porte en bois qui devait constituer l'entrée d'une pièce toujours intacte, bien que partiellement inondée par la mer. Arrivé en bas, Bertrand s'approcha de la ruine, poussa lentement la porte puis se baissa pour pénétrer à l'intérieur.

Après un court instant, il en ressortit blême et leva la tête en direction du groupe resté au sommet pour l'observer.

— Il... il est là... dit-il la gorge serrée.

— Vivant ? cria Eugénie.

Bertrand secoua la tête négativement.

. . .

— Je descends ! cria Naima plus pour elle-même plus que pour le reste du groupe.

Elle s'aida d'une grosse racine que le glissement de terrain avait fait ressortir et rejoignit Bertrand devant la cabane délabrée. Son esprit de journaliste l'avait poussée à vérifier par elle-même ce que le généalogiste venait d'annoncer.

Elle passa la tête à l'intérieur de la ruine et constata qu'Harold gisait au sol. Son visage était boursoufflé et ses mains étaient menottées et entravées à une sorte de barre métallique qui courait près du sol entre deux murs. Après avoir constaté que les habits de la victime étaient trempés, Naima échafauda dans sa tête le début d'une théorie. Pour la confirmer, elle fit un pas de plus dans la pièce, se pencha sur Harold et inspecta ses mains. Elles étaient gonflées et totalement fripées, comme si elles avaient passé des heures dans l'eau.

Cet endroit commençait à lui donner la chair de poule, aussi décida-t-elle d'en sortir au plus vite. Elle fit le tour de la cabane en scrutant les parois puis son regard sembla se perdre sur la falaise. Elle pointa du doigt vers une ligne plus sombre qui longeait le pan de côte effondré.

— La marée monte jusque là, je pense. Regardez les murs de la cabane, on retrouve la même démarcation que sur les rochers, dit-elle à l'attention de Bertrand.

Il ajusta ses lunettes et acquiesça.

— Il est mort noyé en pleine marée haute, continua-t-elle. Ça a dû être atroce.

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? demanda-t-il comme s'ils étaient seuls sur l'île.

Elle n'eut pas le temps de répondre qu'Eugénie leur criait déjà quelque chose :

— Il faut rapatrier le corps ! On a déjà perdu celui d'Éric, on se doit au moins d'enterrer celui d'Harold !

— Il est menotté à une solide barre de fer, c'est impossible, lui répondit Naima. À moins d'aller chercher une scie à métaux, on n'en tirera rien.

Eugénie, Hugo et Victor échangèrent des regards inquiets.

— La marée monte, constata Bertrand. Rentrons !

Aidée par le généalogiste, Naima grimpa le petit bout de falaise et rejoignit les autres sur la côte. Bertrand suivit, la mine plus grave que jamais.

Sans même dire un mot, le groupe retourna au monastère dans une longue et lente procession. Les individus qui la composaient se tenaient désormais à distance les uns des autres, la confiance mutuelle s'étiolait au fil des heures.

Tandis que Victor relançait le feu à l'aide d'une bûche, le reste du groupe s'installa autour de la

table du salon. C'était devenu leur rituel, celui des rescapés d'une île qui les éliminait un par un.

Hugo lança les hostilités avec son ton habituel :

— Le côté *Dix petits nègres* de cette histoire commence sincèrement à me taper sur les nerfs ! Si vous voulez tous rester ici en attendant de vous faire trucider, c'est votre problème, moi je compte bien prendre le radeau et ramer jusqu'au port après cette discussion.

— Je suis d'accord avec Hugo, relança Eugénie. Je crois que son calcul sur nos chances de réussite m'a convaincue. Une probabilité s'élevant à 80 % est un bon résultat et je fais le choix délibéré de lui faire confiance, tant pis si j'ai tort.

Toujours occupé avec le feu, Victor semblait suivre la conversation d'une oreille, ce qui ne l'empêcha pas d'y mettre son grain de sel, même pour changer complètement de sujet :

— Bertrand, sauf votre respect, vous nous devez des comptes.

— Comment ça ? répondit-il interloqué.

Le ton de Victor se fit plus dur et plus catégorique :

— C'est bien vous qui nous avez amenés dans ce traquenard, non ? Je suis presque sidéré par le fait que vous soyez encore là, debout devant nous à discuter le moindre fait. Personnellement, je vous aurais déjà attaché à un radiateur après le coup du téléphone portable !

Tel un souffle sur une braise incandescente, sa remarque avait ravivé la flamme du débat et avait fait monter d'un cran la tension.

— Cette histoire est absurde ! Je refuse de rester plus d'une seconde ici à vous regarder débattre avec un tueur ! Je vais prendre mes affaires et foutre le radeau à l'eau. Qui m'aime me suive ! s'insurgea Hugo.

Alors qu'il se levait et faisait un premier pas pour s'éloigner du groupe, Bertrand saisit le bras du jeune ingénieur, le stoppant net dans son action.

— Ne partez pas avant de m'avoir écouté ! dit-il d'un ton alarmant.

— Lâchez-moi ! cria Hugo en se débattant.

Eugénie eut un geste de recul et Victor saisit le tisonnier des deux mains. Naima, restée assise, frappa lourdement la table du plat de la main dans un claquement qui gifla l'atmosphère délétère de la pièce.

— Personne ne quitte cet endroit ! hurla-t-elle. Hugo ! Viens là et assieds-toi ! Si ça peut te rassurer, moi aussi j'ai peur.

Sa voix se fit plus calme :

— Bertrand, dites-nous pourquoi nous sommes là. Assez de mensonges et de cachoteries. Crachez le morceau, bordel !

Il retira ses lunettes et les essuya avec un pan de sa chemise dans un tic désormais bien connu des convives. Victor posa le tisonnier au pied de la

cheminée et daigna prendre place autour de la table. Quant à Hugo, vexé, il se rapprocha, mais préféra rester debout, les mains agrippant nerveusement le dossier d'une des chaises.

Bertrand réajusta ses lunettes, prit une grande inspiration et se lança :

— Après ce que je vais vous dire, les choses ne seront plus comme avant et nous devons prendre des mesures...

Il laissa filer un silence pesant puis reprit :

— Sur cette île, nous sommes au moins deux à en savoir un peu plus que les autres. Maintenant, je vais vous dire tout ce que je sais...

Il fit une nouvelle pause qui parut durer une éternité.

— Je m'appelle Bertrand Lesage. Ça, c'est la vérité. Je ne suis pas généalogiste pour un sou et ça aussi, c'est la vérité. Je n'ai pas été mandaté par un cabinet de notaires, ni par qui que ce soit d'ailleurs, et ni le mystérieux défunt ni l'héritage n'existent.

Des soupirs, des froncements de sourcils et le crépitement du feu dans la cheminée.

— C'est moi qui ai pris l'initiative de tous vous faire venir ici. Vous êtes tous — vous étiez tous, rectifia-t-il — indispensables à un projet que je veux mener à bien à tout prix.

Hugo fit claquer la chaise derrière laquelle il se tenait.

— C'est quoi le délire, là ? hurla-t-il. On est tous

les sujets d'une expérience, c'est ça ? On vous sert de cobayes ? Je vous préviens, personne ne pourra m'empêcher de prendre le radeau et de me tirer d'ici !

— Reste là Hugo ! cria Naima. Vous, Bertrand, continuez. Et tachez d'être convaincant !

Se figurant qu'il s'agirait là d'une question de minutes, Hugo accepta d'écouter la suite.

— Je vous ai tout dit, continua Bertrand. Vous m'êtes tous indispensables dans l'action que je veux entreprendre et c'est pourquoi j'avais besoin que vous soyez réunis ici, sur cette île.

— Mais pourquoi, bon sang ? demanda Naima avec vigueur. C'est quoi cette histoire de projet ? Une expérience ?

— Je ne peux pas vous en dire plus pour l'instant...

— Arrêtez avec ça ! cria Hugo. J'en peux plus de vous écouter nous mener par le bout du nez avec vos salades ! Qu'est-ce qui vous empêche de nous parler, franchement ?

— Chacun d'entre vous est une pièce d'un puzzle que je dois moi-même démêler et dont je ne connais pas vraiment les tenants ni les aboutissants. Mais je ne peux rien dévoiler de plus ! Je risque ma vie ! Nous risquons tous la nôtre ! Sauf une personne...

Sauf une personne. La courte phrase était restée

en suspens quelques instants puis Bertrand se décida à reprendre son intrigant monologue :

— Il y a quelqu'un parmi nous qui n'est pas la personne qu'il ou elle prétend être. Quelqu'un usurpe l'identité d'un des candidats que j'ai convié ici, et ce quelqu'un nous abat un par un comme dans un jeu de quilles macabre.

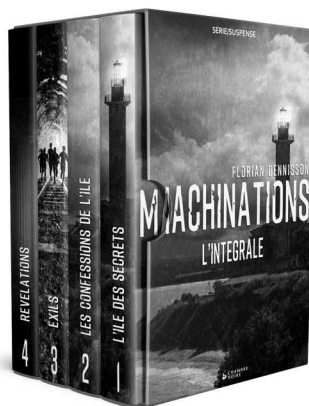
À suivre...

LA SUITE ?

Tout d'abord, je tiens à vous remercier pour votre confiance et j'espère de tout cœur que vous avez apprécié votre lecture. Si c'est le cas, rien ne me ferait plus plaisir qu'un petit commentaire de votre part au sujet du livre. D'un côté, ça aide grandement les éventuels lecteurs à faire leur choix et d'un autre, ça permet à un auteur indépendant comme moi d'obtenir un tout petit peu plus de visibilité dans cet océan de livres où les grandes maisons d'édition et les auteurs célèbres tiennent le haut du pavé.

Et la suite alors ?

Si vous mourez d'impatience de savoir ce qui va advenir de nos héros, plus une seconde à perdre, procurez-vous **l'intégrale** !



Tous les épisodes sont réunis en un seul livre, c'est plus pratique, c'est plus économique et de cette façon, vous pourrez continuer votre lecture d'épisode en épisode sans interruption. L'intégrale est disponible en vous rendant à l'adresse suivante : www.floriandennisson.com/integrale

Bonne lecture !

RESTONS EN CONTACT !



Après avoir passé des mois à construire ce nouveau roman, c'est vous qui lui donnez vie en le lisant et pour ça, je dois vous remercier encore une fois chaleureusement. J'espère que vous avez pris autant de plaisir à vous plonger dans ce polar que j'en ai eu à l'écrire.

Je suis ce qu'on appelle un auteur indépendant, c'est à dire que je me charge de toutes les étapes de la publication de chaque livre de A à Z. Même si j'ai la chance d'être accompagné par mes bêta lectrices et lecteurs, par ma correctrice et par tous ceux qui m'aident au quotidien, c'est une énorme charge et une entreprise bien solitaire qui me laisse néanmoins une grande liberté. Notamment celle de pouvoir être au plus près de mes lectrices & lecteurs à toutes les étapes de la conception d'un nouveau roman, et ça, ça n'a pas de prix.

L'aventure ne s'arrête donc pas là ! Et la

meilleure façon pour me retrouver, connaître les sorties de mes prochains romans, bénéficier de promotions exclusives, recevoir des livres gratuits et tout savoir sur l'envers du décor de mon métier d'écrivain, c'est en vous inscrivant à mon **Groupe de lecteurs** ici :

www.floriandennisson.com/inscription

Pour le reste, je suis également présent sur les différents réseaux sociaux et vous pourrez en savoir plus sur mes inspirations, ma façon de travailler, mes personnages, mes coups de cœur et mes coups de gueule lecture, etc.

Rejoignez-moi avec d'autres lecteurs ici :



facebook.com/floriandennisson



twitter.com/Fdennisson



instagram.com/floriandennisson

MES AUTRES ROMANS

DÉCOUVREZ MON UNIVERS



LA LISTE



Quatre noms sur une liste. Quatre victimes introuvables. Comment les identifier et briser le silence ?

L'adjudant Maxime Monceau, spécialiste du langage non verbal, se voit chargé d'enquêter sur une affaire mystérieuse qui met la Brigade de recherches dans une impasse. Un homme étrange s'est présenté de lui-même à la gendarmerie pour s'accuser d'assassinat.

Problème, hormis une unique phrase qu'il psalmodie en boucle, l'inconnu reste totalement muet sur son identité et les raisons qui l'ont poussé à l'acte.

L'horloge tourne et, sans constatations ni

victimes, ce suspect pourrait se retrouver en liberté et continuer sa folie meurtrière.

Ce que les lecteurs en disent :

"C'est mon premier livre de cet auteur, et je suis ravie de l'avoir choisi. En effet, l'intrigue est bien menée, les personnages sont attachants et bien sûr, la cerise sur le gâteau, la fin très inattendue ...

A lire sans hésiter !"

— MIREILLE83 : ★★★★★

"Bel objet, rythme qui nous tient en haleine. On tourne les pages sans même s'en rendre compte pour connaître la suite, s'enfoncer encore plus dans l'univers de Florian Dennisson que j'adore toujours plus à chaque nouveau roman. Des descriptions parfaitement menées, une bonne intrigue, un personnage principal attachant, mystérieux, bref, un excellent roman !!! MERCI !"

— VIRGINIE LAFORME : ★★★★★

Comment obtenir ce livre ?

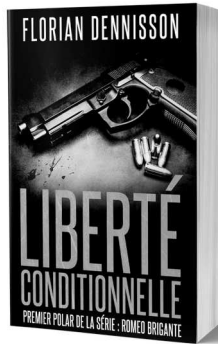
Rien de plus simple ! Vous pouvez vous le procurer dans toutes les versions de votre choix (e-book, papier et même en audio !) en vous rendant sur ma boutique.

Pour ce faire, tapez le lien suivant dans votre navigateur :

www.floriandennisson.com/boutique.

Sinon, rendez-vous chez votre libraire préféré et commandez-le !

LIBERTÉ CONDITIONNELLE



Après un premier roman n°1 des Meilleures ventes Policier & Suspense, plongez dans le suspense de *Liberté conditionnelle*.

Un ancien bandit, de vieilles connaissances qui refont surface et la police qui s'en mêle : c'est le cocktail explosif de ce roman policier aux allures de polar noir.

Quinze ans après le casse du siècle, Romeo Brigante croit couler des jours paisibles en jouant les tenanciers de bar, mais il est très vite rattrapé par ses fantômes du passé. En conditionnelle et suivi de près par la commandante Sofia Van Deren et son équipe, il

va devoir choisir son camp : tourner définitivement le dos au milieu du banditisme ou refuser de coopérer avec la police et risquer un retour en prison ?

Ce que les lecteurs en disent :

"Excellent moment que j'ai partagé avec les personnages de ce polar à la française. L'intrigue est au top, on se laisse aller auprès de ce vieux taulard (pas si vieux en fait). L'écriture est elle aussi d'un haut niveau et participe activement à l'ambiance. Personnellement c'est le deuxième livre de cet auteur que j lis et je ne suis pas déçu . À lire absolument."

— ERICI3190 : ★★★★★

"L'histoire est bien enlevée, trépidante, écrite dans un style rapide sans temps morts. Le suspense est maintenu jusqu'à la fin. Une fois le livre terminé on a envie de connaître la suite des aventures de Romeo Brigante et de son entourage."

— KRIS : ★★★★★

Comment obtenir ce livre ?

Rien de plus simple ! Vous pouvez vous le procurer dans toutes les versions de votre choix (e-book, papier et même en audio !) en vous rendant sur ma boutique.

Pour ce faire, tapez le lien suivant dans votre navigateur :

www.floriandennisson.com/boutique.

Sinon, rendez-vous chez votre libraire préféré et commandez-le !

UN VOISIN ÉTRANGE



Voici mon tout premier **roman à suspense pour la jeunesse**. J'ai pris beaucoup de plaisir à me prêter à l'exercice et si je peux transmettre le virus de la lecture ne serait-ce qu'à un enfant ou pré-ado, j'en serais le plus heureux !

Pendant les vacances de la Toussaint, Olivier Leroy pénètre sans en avoir le droit sur le terrain d'une des maisons de son village et fait une découverte étrange ayant peut-être un rapport avec l'une des énigmes les plus célèbres de l'Histoire. Le lendemain, un voisin bizarre vient s'installer en face de chez lui, dans une maison délabrée dont personne n'a jamais voulu depuis des décennies. Puni et ayant interdiction de

sortir de chez lui, Olivier va avoir beaucoup de mal à mener son enquête et résoudre les mystères qui s'accumulent autour de lui.

Ce que les lecteurs en disent :

"On connaît Florian DENNISSON pour ses romans à suspense. Avec "Un voisin étrange", il se lance dans le roman jeunesse. Essai réussi. On retrouve la patte du suspense qui maintient le lecteur en haleine. Les jeunes adolescents qui se sentent un peu espion ou un peu enquêteur ou un peu aventurier ou les trois devraient trouver dans ce roman de quoi attiser leur intérêt et leur passion."

— MARTINE LEGRAND : ★★★★★

"Avis écrit par ma fille : Grâce à ce livre, j'ai imaginé plein d'aventures et j'ai passé un bon moment. Il était génial et il m'a bien passionné. Armonie 8 ans."

— STEPH & SA FILLE ARMONIE :

★★★★★

Comment obtenir ce livre ?

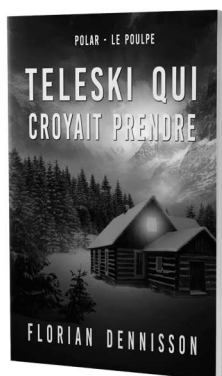
Rien de plus simple ! Vous pouvez vous le procurer dans toutes les versions de votre choix (e-book, papier et même en audio !) en vous rendant sur ma boutique.

Pour ce faire, tapez le lien suivant dans votre navigateur :

www.floriandennisson.com/boutique.

Sinon, rendez-vous chez votre libraire préféré et commandez-le !

TÉLÉSKI QUI CROYAIT PRENDRE



Plus de **60 000** lecteurs on plongé dans cette nouvelle aventure du Poulpe dans le style de ses origines en hommage à Jean-Bernard Pouy.

Privé de son quotidien de prédilection, Gabriel Lecouvreur, dit le Poulpe, se retrouve à éplucher les faits divers d'un journal de province. Il s'entiche d'une affaire étrange qui va le mener dans la noirceur des secrets d'une des familles les plus puissantes de Courchevel.

Un magnat du monde de la nuit laissé pour mort au beau milieu de son chalet de luxe et de vieilles connaissances de Gabriel accusées à tort, c'est le Poulpe au pays de l'or blanc.

Ce que les lecteurs en disent :

"Titre qui donne envie de lire ce roman que j'ai tout simplement dévoré. Je l'ai trouvé bien écrit, bien tourné avec beaucoup d'humour et de jeux de mots, je ne me suis pas ennuyée. C'est agréable d'avoir des intrigues qui se passent en France. Je ne peux que vous le conseiller."

— ANGÉLIQUE : ★★★★★

"Super ! Florian Dennisson fait revivre Le Poulpe. Qui plus est dans cette belle région des Alpes que l'auteur connaît bien, pour être originaire d'Annecy. L'histoire est bien torchée et Le Poulpe défait les fils emmêlés avec une dextérité de semi-professionnel désinvolte. J'ai passé un bon temps à lire ce livre. Bravo et merci."

— JEFPISSARD : ★★★★★

Comment obtenir ce livre ?

Rien de plus simple ! Vous pouvez vous le procurer dans toutes les versions de votre choix (e-book, papier et même en audio !) en vous rendant sur ma boutique. Pour ce faire, tapez le lien suivant dans votre navigateur : www.floriandennisson.com/boutique.

Sinon, rendez-vous chez votre libraire préféré et

commandez-le !



69, rue de Provence, 75009 Paris

www.chambre-noire-editions.com

Achévé d'imprimer en Pologne

Dépôt légal mai, 2020